



LADRIÈRE, Jean, *L'articulation du sens. I. Discours scientifique et parole de la foi*, et II. *Les langages de la foi*

René-Michel Roberge

Volume 41, Number 3, octobre 1985

50e anniversaire de la Faculté de philosophie

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/400203ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/400203ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Faculté de philosophie, Université Laval

ISSN

0023-9054 (print)

1703-8804 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Roberge, R.-M. (1985). Review of [LADRIÈRE, Jean, *L'articulation du sens. I. Discours scientifique et parole de la foi*, et II. *Les langages de la foi*]. *Laval théologique et philosophique*, 41(3), 451–452. <https://doi.org/10.7202/400203ar>

débarrassée des illusions qui entravent le savoir, elle doit promouvoir le progrès de la connaissance et devenir « the vehicle of knowledge ». (p. 115)

Mais n'y a-t-il pas autant de mal à lâcher toutes les brides, à proclamer la raison d'une déraison et à faire sombrer le sens dans le non-sens, comme le font le futurisme, le dadaïsme et le lettrisme, sans parler de la langue zaoum ? (p. 149-163).

Dès lors, reste-t-il d'autre choix que de s'interroger sur le mystère ? L'auteur cite l'ambitieux projet de Mallarmé qui résume, en effet l'ambition de tous ceux qui abordent le problème du langage sans compromis, c'est-à-dire en considérant le langage comme un *Tout*. Une des idées-clefs de Mallarmé fut celle selon laquelle « tout, au monde, existe pour aboutir à un livre »... Son ambition était de parvenir à écrire un livre total, dernier, hyperbole de tous les livres existants, un livre délivré de toute signification définie et univoque mais capable d'engendrer perpétuellement du sens (p. 17).

Le langage n'est-il pas moyen et fin, instrument de sa propre compréhension, le très loin et le très près, le connu et l'inconnu ?

On pourrait dire que le livre tout entier est une éloquente défense du mystère où sont enfouies les origines du langage. Bien entendu, symbole, musique, poésie seront considérés comme les lieux privilégiés où grandit et fleurit le sens, où les paradoxes sauvegardent les secrets du langage.

Devant les assauts que des langages logiques, scientifiques, techniques, voire électroniques, portent à l'essence même du langage, et face aux coups de butoir que lui assènent la sociologie, la linguistique, la phonologie et la sémiologie, les poèmes demeurent les cathédrales et les châteaux martyrisés d'un monde exemplaire mais jamais né d'où ils surgissent et pour lequel ils meurent. (p. 24)

Pour qu'il y ait poésie, il faut interdire la réduction du sens à la simple signification :

Tout mot est une aventure vécue par l'humanité... (p. 28) En outre, un mot exprime finement l'infini, il est un point de vue sur le monde, une *pars totalis*... (p. 31)

Le sort du langage se joue finalement dans la dernière partie du livre intitulée *Le langage qui nous parle* où l'auteur reprend les thèmes qui lui sont chers, tels *Le verbe poétique*, *Des présences à l'Absence* et *Le langage pathétique*. Chacun de ces

thèmes offre à l'auteur la possibilité du jeu des contraires qui sauvegarde le côté énigmatique du langage. Il dit très justement que

la seule voie qui convienne pour approcher du langage est la *via negationis* qui cherche non à le définir mais à le cerner, non à le décrire mais à le faire surgir. (p. 252)

Le jeu des contraires dans la *via negationis* révèle plus qu'il ne cache en rendant intelligible une partie du mystère ; ainsi, il empêche que le discours sur Dieu ou sur le langage ne sombre dans l'obscurantisme.

Pour nos jeunes qui sont les naufragés sur la mer de l'émancipation et de la démystification actuelles qui sévissent un peu partout dans nos institutions sous la direction des maîtres qui « savent », le livre de Jean Brun serait un salutaire rattrapage de tout ce qu'ils auraient pu manquer, un commencement qui pourrait les lancer sur des sentiers qui les mèneraient vers la terre ferme et des ports sûrs d'où ils pourraient s'embarquer à la découverte du langage et à la découverte de l'homme comme *homo viator*, comme voyageur, pour utiliser la belle expression de Gabriel Marcel.

Toutefois, il ne faudrait pas qu'ils pensent que ce livre puisse leur épargner du chemin. Dû à la nature des problèmes et au champ énorme que l'auteur parcourt, il lui est impossible de faire autrement que d'ouvrir des portes. Son rôle est essentiellement d'être guide dans la quête de l'origine et de la nature du langage ; et Jean Brun est un guide en qui on peut avoir confiance.

Ernest Joós
Université Concordia

Jean LADRIÈRE, *L'articulation du sens. I: Discours scientifique et parole de la foi. II: Les langages de la foi*. Paris, Cerf, Coll. « *Cogitatio fidei* », n^{os} 124-125, 1984, 2 volumes (13.5 x 21.5 cm) de 262 et 256 pages.

Cet ouvrage, en deux volumes, réunit des textes publiés ici et là depuis le début des années 1960. Son objectif est d'identifier la spécificité du langage de la foi, en particulier son mode propre de signifier.

Le premier volume, qui est plutôt une analyse du langage de la foi par rapport aux autres types de langages, est déjà bien connu puisqu'il s'agit d'une réédition intégrale de l'ouvrage du même

nom publié en 1970. Ce premier recueil aurait sans doute mérité d'être réédité pour lui-même. Il prend cependant une nouvelle dimension maintenant qu'il se voit prolongé par un deuxième recueil fait d'études composées entre 1970 et 1981 et portant plus directement sur les langages de la foi. Les intuitions du premier volume, telles que ressaisies en particulier dans sa magistrale conclusion, appelaient presque inévitablement une suite. Nous nous limiterons à la présentation de cette suite de l'œuvre magistrale de Ladrière.

L'articulation du sens II se présente en trois parties. La première se veut une contribution à une « pragmatique » du langage religieux chrétien par une étude de sa « performativité » : performativité du langage évangélique (ch. I), telle qu'illustrée par une analyse du chapitre onzième de l'Évangile de Jean (ch. II); performativité également de deux langages regardés comme dérivés de ce langage fondateur, à savoir le langage liturgique (ch. III) et celui des spirituels (ch. IV). L'auteur termine en creusant une question soulevée par les études précédentes : celle du rapport entre le langage originaire de la foi et ses langages dérivés (ch. V).

La deuxième partie du volume pose la difficile question du statut du langage théologique en s'interrogeant sur le rapport entre l'expression directe de l'expérience croyante et l'expression réflexive de l'autocompréhension de cette expérience. Après avoir étudié le rôle de l'interprétation dans les langages scientifique, philosophique et théologique (ch. VI), Ladrière s'intéresse systématiquement aux relations qu'entretient le langage théologique avec les langages philosophique (ch. VII) et scientifique (ch. VIII). Il revient ensuite sur la fonction symbolique du discours théologique (ch. XI). Pour terminer, l'auteur se demande, de façon originale, que devient la théologie à travers la problématique heideggerienne de la déconstruction de la métaphysique, elle-même une radicalisation de la problématique kantienne de la déconstruction de la raison.

La troisième partie du volume passe de la problématique de l'analyse du langage à celle de l'existence, particulièrement cultivée par la philosophie moderne, et à celle de la nature qui retrouve actuellement son statut philosophique après avoir été abandonnée aux sciences de la nature. La première étude exploite l'apport du structuralisme pour situer le lieu de la foi en termes d'existence. Les ch. XII et XIII s'articulent

autour du concept de nature (cosmos) puisqu'ils analysent le concept judéo-chrétien de création, véritable charnière entre les réflexions philosophique et théologique. Enfin, à l'occasion d'une « approche » philosophique de l'Eucharistie, Ladrière montre comment le concept de corporéité peut relier les problématiques de l'existence et de la nature. Cette dernière étude illustre bien que la philosophie et la théologie peuvent collaborer étroitement.

L'articulation du sens situe la théologie par rapport au meilleur de l'épistémologie contemporaine. Cet ouvrage se recommande particulièrement au théologien qui se sent interpellé par le « tournant linguistique ». Il ne peut être ignoré.

R.-Michel ROBERGE

Joseph PARAMELLE avec la collaboration de Enzo LUCCHESI, **Philon d'Alexandrie. Questions sur la Genèse II 1-7.** Texte grec, version arménienne, parallèles latins. Interprétation arithmologique par Jacques SESIANO. Genève, Patrick Cramer, éditeur, 1984. Collection « Cahiers d'orientalisme », III. 270 p., 8 planches (29,5 × 21,5 cm.).

Les *Questions sur la Genèse et sur l'Exode* de Philon d'Alexandrie sont restées longtemps, pour les spécialistes et les lecteurs de Philon d'Alexandrie, une terre en friche, n'étant utilisées que sporadiquement et par manière de complément des traités dits de l'« Allégorie » et de l'« Exposition de la Loi ». Cependant les spécialistes de Philon ne sont qu'à moitié coupables si les *Questions* ne reçurent pas l'attention qui leur était due. En effet, conservées de façon sinon complète du moins importante dans une version arménienne publiée en 1826 et jamais rééditée depuis, elles sont demeurées pratiquement inaccessibles aux philonisans aussi longtemps qu'elles ne furent pas traduites dans une langue moderne. L'éditeur de la version arménienne, le méchitariste Awgerian (Aucher), avait bien accompagné le texte arménien d'une traduction latine, mais celle-ci était souvent aussi obscure que le texte qu'elle interprétait. La situation changea en 1953 avec la parution de la traduction anglaise, faite sur l'arménien, de Ralph Marcus, dans le *Philo* de la *Loeb Classical Library*. Cette traduction, généreusement annotée, permettait enfin un large accès aux *Questions*.